

JAMIE McGUIRE

À tout hasard

PARTIE 3



EAN 9782290146965
EAN 9782290146965



INÉDIT

À tout hasard

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

BEAUTIFUL DISASTER

WALKING DISASTER

BEAUTIFUL WEDDING

BEAUTIFUL OBLIVION

BEAUTIFUL REDEMPTION

BEAUTIFUL SACRIFICE

BEAUTIFUL BURN

MME MADDOX
(Numérique)

RED HILL

En numérique

MONSTERS

À TOUT HASARD
Partie 1
Partie 2

En poche

BEAUTIFUL DISASTER
N° 11552

WALKING DISASTER
N° 11572

BEAUTIFUL WEDDING
N° 11583

JAMIE McGUIRE

À tout hasard

PARTIE 3

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Tiphaine Scheuer*



Titre original :
HAPPENSTANCE

© Jamie McGuire, 2015
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2017

EAN 9782290148266

À Fred LeBaron

1

Rentre chez toi, éteins les lumières, et suicide-toi.

J'ouvris grand les paupières et je parcourus des yeux la pièce plongée dans le noir. Une bouffée d'angoisse, de peur et de panique monta en moi lorsque je discernai enfin les murs blancs et nus de la chambre d'hôpital. Les yeux rivés sur les chiffres d'un vert fluorescent qui brillaient d'une lueur sinistre sur l'écran de la pompe à perfusion, je me remémorai peu à peu les événements de la veille.

Le moment où les secouristes avaient emporté Weston sur une civière resterait l'un des plus terrifiants de ma vie. Les images les plus effrayantes passaient en boucle dans ma tête ; l'inhalateur qui s'échappe de ses doigts mous, les sirènes de l'ambulance qui fonce en direction de l'hôpital... tout se bousculait.

Je refermai les yeux pour chasser ces souvenirs et ces sensations. La respiration régulière de Weston et les bips saccadés du moniteur finirent par dissiper la tension. Il était en vie. Tout allait s'arranger.

Mon corps était collé au sien et j'avais une conscience aiguë des endroits où notre peau se touchait. Sous l'épaisse couverture que l'infirmière nous avait donnée, il était brûlant. Malgré la douleur que j'éprouvai à la hanche due à ma position prolongée, je restai immobile dans les bras du garçon qui m'aimait.

Les rayons du soleil levant perçaient à travers les stores et chassaient la pénombre. Weston remua, et je regrettai en silence que la nuit ne puisse se prolonger encore un peu.

Veronica Gates lisait un magazine dans le fauteuil rembourré situé à l'autre bout de la pièce. Des lunettes de lecture à montures noires sur le nez, elle se servait de son téléphone pour s'éclairer.

Je levai la tête, et elle m'imita.

— Bonjour, murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

Ne voulant pas réveiller Weston, je me contentai de lui sourire. Je reposai doucement ma tête sur sa poitrine, et Weston resserra ses bras en prenant une profonde inspiration.

Veronica rit en silence et vint s'asseoir sur la chaise en bois située juste à côté du lit.

— Quand il était petit, il tenait son ours en peluche de la même manière. Si j'essayais de le lui enlever après qu'il s'était endormi, il le serrait contre lui.

Elle croisa les jambes et joignit les mains sur ses genoux, examinant son fils avec un amour inconditionnel.

— En première année de primaire, il est rentré à la maison et nous a annoncé avec le plus grand sérieux, à Peter et à moi : « Je vais me marier », dit-elle en imitant la voix d'un Weston de sept ans. (Elle rit de nouveau dans un souffle, perdue dans ses souvenirs.) Peter lui a demandé quand, et Weston a répondu : « Quand je serai grand. » Je lui ai demandé « Avec qui ? » et il a répondu : « Avec Erin. »

Elle guetta ma réaction.

— À l'époque, je pensais qu'il parlait d'Alder, mais il m'a fait promettre de ne jamais te raconter cette histoire. J'ai réalisé alors que je m'étais trompée d'Erin.

Je retins mon souffle.

— C'était il y a longtemps. Je pense qu'il ne m'en voudrait plus aujourd'hui. (Elle jeta un regard à son fils.) Je suis heureuse qu'il t'ait rencontrée, Erin. Je ne crois pas te l'avoir jamais dit.

— J'ai surtout de la chance qu'il ne soit pas du genre à abandonner facilement, murmurai-je.

Weston remua de nouveau et Veronica se pencha pour le regarder de plus près.

Il grogna légèrement.

— Erin ?

Veronica haussa un sourcil et me jeta un regard entendu.

— Je suis là, dis-je.

Les yeux toujours fermés, il s'approcha de quelques centimètres pour poser ses lèvres sur mes cheveux. Le soleil éclairait suffisamment la pièce pour nous permettre de distinguer ce que les ombres dissimulaient encore dix minutes plus tôt.

Weston soupira.

— Ne pars pas.

— Je ne pars pas.

— Dans ce cas, je ferais mieux d'aller vous chercher un petit déjeuner, déclara Veronica en se levant.

— Bonjour ! lança l'infirmière d'une voix qui semblait assourdissante comparée aux murmures bienveillants de Veronica. Je suis Amelia. Comment vous sentez-vous ?

Sa blouse d'un rose vif s'accordait admirablement à son humeur.

Veronica rassembla ses affaires tout en la surveillant du coin de l'œil.

Amelia portait de longues tresses rassemblées en un beau chignon au sommet de son crâne, ce qui rajoutait une bonne dizaine de centimètres à sa petite silhouette potelée.

Weston cligna ses yeux somnolents.

— Oh, j'étais dans le brouillard.

— Ce sont les médicaments, expliqua-t-elle. Je vais vérifier vos signes vitaux et nous attendrons la visite du Dr Shuart. Je suis sûre qu'il vous laissera sortir aujourd'hui.

Elle lui adressa un clin d'œil et me fit signe de me retirer.

J'obéis et descendis du lit.

Weston fronça les sourcils.

— Ne pars pas.

Veronica secoua la tête, amusée.

— Elle t'a dit qu'elle restait, pour l'amour du ciel, mon fils !

Il me jeta un regard méfiant. Le peu d'enthousiasme que m'avait procuré l'histoire de Veronica se dissipa rapidement.

— C'est votre petite amie ? demanda Amelia à Weston pour le taquiner.

Sans me quitter des yeux, Weston sembla vouloir me laisser répondre à sa place.

— J'ai entendu dire qu'elle avait dormi la moitié de la nuit sur cette horrible banquette en salle d'attente, et le reste de la nuit écrasée dans votre lit. Les infirmières ont trouvé ça mignon, dit Amelia en secouant la tête.

Le tensiomètre passé autour de son bras gonfla en émettant un sifflement. Weston fit la grimace. Amelia posa une pince sur son doigt et parut satisfaite des chiffres qui s'affichèrent et qui n'avaient aucun sens pour moi.

— Tout va bien ? s'enquit Veronica.

Amelia confirma d'un signe de tête.

— Comme si rien ne s'était passé.

Veronica souffla.

— Peut-il prendre un petit déjeuner ?

— Absolument. (Elle lui tendit un menu plastifié.)
Sonnez-moi quand vous vous serez décidé entre les flocons d'avoine et les œufs.

À en juger par l'expression de Weston, les choix du menu ne devaient pas être très prometteurs. Amelia quitta la pièce aussi vite qu'elle y était entrée, et Veronica hissa son sac sur son épaule.

— Je vais chercher quelque chose pour tout le monde. Je passerai chez Braum pour prendre des *biscuits and gravy*.

Weston se redressa.

— Je vous accompagne, dis-je.

— Non, tu devrais rester, intervint Weston.

Veronica alla déposer un baiser sur la joue de son fils.

— Je vais appeler Papa et lui dire que tu es réveillé. (Elle se tourna vers moi.) Tu restes ?

Je vis à l'expression de Weston qu'il voulait saisir l'opportunité de me parler seul à seule. Je confirmai à Veronica que je restais.

— Appelle-moi si le Dr Shuart passe vous voir, dit-elle.

— Sans faute.

Elle sortit de la chambre et tourna à gauche en direction des ascenseurs.

Elle salua les infirmières d'une voix lointaine et, quelques instants plus tard, le carillon de l'ascenseur annonça son arrivée.

Debout dans le coin où je m'étais retranchée pour laisser la place à l'infirmière, je regardai Weston poser un bras sous sa tête avec une expression indéchiffrable.

— Les *biscuits and gravy* me font saliver d'avance.

Comme par enchantement, mon estomac gronda à ce moment-là et je plaquai mes deux mains sur mon ventre.

— Tu es restée toute la nuit, dit-il sans formuler sa phrase comme une question.

Je hochai la tête et croisai les bras ; je me demandai ce qu'il avait à me dire qui avait dû attendre le départ de sa mère.

Il baissa les yeux sur ses pieds, perdu dans ses pensées.

— Tu peux me mentir. Je ne t'en tiendrai pas rigueur.

— Pardon ?

Une profonde tristesse apparut dans son regard.

— Je pensais ce que j'ai dit. Même si tu pars à Stillwater, que tu adores l'Université de l'Oklahoma et que tu ne reviens jamais, mes souvenirs des prochaines semaines auront moins d'importance pour moi si tu n'en fais pas partie. Je ne veux pas que tu fasses des promesses que tu ne peux pas tenir, Erin... mais pour l'instant, je peux te dire que je me contenterais parfaitement d'un mensonge. Mens-moi. Allons au bal, célébrons notre diplôme comme tout le monde et passons le meilleur été de notre vie. On teste les montagnes russes, on s'envoie en l'air et on fait comme si rien n'allait jamais s'arrêter.

— On improvise, c'est ça ?

Un début de sourire étira ses lèvres, mais sa mâchoire se crispa.

— Non. Tu as toujours été dans mes projets. Toi et toujours toi.

Je m'approchai de son lit et me penchai vers lui. À quelques centimètres de ses lèvres, je fouillai son regard à la recherche d'une promesse ou d'un signe indiquant qu'il pouvait lire l'avenir. Il me saisit par les bras pour m'embrasser.

Un jour ou l'autre, il se pouvait qu'il me laisse partir, mais pas pour le moment. À dix-huit ans et avec l'éternité devant lui, il me demandait de m'abandonner au dernier acte de notre enfance, de me perdre dans l'été qui nous appartenait. J'avais déjà passé ma vie entière à dériver, et ce qu'il revendiquait maintenant était particulièrement effrayant.

Mais, quand Weston disait ce genre de choses, ce que j'avais envie de perdre, c'était toute envie d'être secourue.

— Bébé ? murmura-t-il en sondant mon regard.

Les bips de son moniteur s'accéléchèrent légèrement.

Que ce soit par naïveté ou dans l'espoir insensé de nous croire suffisamment spéciaux, Weston et moi, pour vivre dans un univers parallèle où les amours de lycée pouvaient durer, je ne voulais pas me contenter de « croire ». Je voulais faire confiance à Weston, même si ce n'était que jusqu'au mois d'août.

— Entendu, dis-je.

Ne m'offrant qu'un demi-sourire pour toute réponse, il posa une main sur ma chevelure emmêlée et m'attira à lui pour m'embrasser. Il glissa sa langue dans ma bouche et la fit tourner avec la mienne – avec lenteur et douceur – pour sceller la promesse que nous venions de nous faire, puis il me fit grimper sur le lit.

Il fourra ensuite son nez dans mon cou et je pouffai de rire, sans me soucier de ceux qui pouvaient m'entendre. Il me serrait contre lui, détendu, soulagé, et peut-être encore sous l'effet des sédatifs.

Un coup à la porte nous interrompit, puis le Dr Shuart entra, vêtu d'une veste blanche et d'une chemise à carreaux. Il était accompagné d'une infirmière.

— Comment va M. Gates ce matin ? demanda-t-il. Au hasard, je vais dire que vous allez parfaitement bien.

Me sentant rougir, j'allai me retrancher sur le fauteuil dans le coin. Weston ne semblait pas troublé et affichait un sourire satisfait.

— Voici Dacia, déclara le Dr Shuart en tournant légèrement son épaule dans sa direction.

Dacia m'adressa un signe de tête et sourit à Weston. Puis elle griffonna quelque chose sur le classeur qu'elle tenait dans les mains.

— Weston est notre dernier patient, docteur. Vous avez dix minutes pour retourner au bureau avant votre premier rendez-vous, alors pas de pause au rez-de-chaussée pour discuter, dit-elle sur un ton maternel.

Le Dr Shuart lui tourna le dos et haussa les sourcils.

— Je vous présente la donneuse de coups de fouet. Elle me discipline.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, murmura-t-elle sans cesser d'écrire.

Assise sur le fauteuil, je sortis mon téléphone pour écrire à Veronica pendant que le Dr Shuart parlait avec Weston. Ils évoquèrent les prescriptions et le Dr Shuart lui expliqua que Weston devrait recevoir un dernier traitement respiratoire avant de rentrer chez lui.

Le médecin et Dacia me saluèrent avant de quitter la pièce. Mon téléphone émit un bip.

— Ta mère veut que je demande au médecin de revenir dans quinze minutes, dis-je. Apparemment, la file d'attente est exceptionnellement longue.

— Elle a dit ça ? demanda Weston d'un air de doute.

— Elle a peut-être dit « cette foutue file d'attente ».

— Je ne pense pas que Dacia sera d'accord.

— J'ai bien peur que tu aies raison, dis-je en rangeant mon téléphone.

Je consultai ma montre.

— Tu travailles aujourd'hui ?

— Non, rendez-vous chez le coiffeur avec Julianne. Mais je vais annuler.

— Tu as déjà annulé une fois. Vas-y. Je ne veux pas que tu me voies respirer dans ce stupide nébuliseur, de toute façon. J'ai l'air complètement ridicule.

— Ce n'est pas avant une heure. Et j'ai envie de *biscuits and gravy*.

— Tu as peur que ma mère t'en veuille de m'avoir laissé tout seul, c'est ça ? demanda-t-il en riant.

— Oui, aussi.

Mon téléphone bipa de nouveau. Je le sortis de ma poche, lus le message puis reposai l'appareil sur mes genoux.

— Qui était-ce ? demanda Weston.

— Julianne, pour me rappeler notre rendez-vous.

Veronica entra, munie de deux sacs en plastique, exaspérée. Je me levai pour l'aider et mon téléphone tomba par terre.

— Oh-oh ! s'exclama Veronica.

Je le ramassai et constatai avec soulagement que l'écran était intact. Je fis un pas vers Veronica, mais elle me chassa d'un geste de la main et j'allai m'asseoir sur le lit à côté de Weston. Elle nous tendit à chacun un récipient en polystyrène et un paquet contenant des couverts en plastique et des serviettes en papier.

Weston attaqua, affamé. J'éprouvai quelques difficultés à couper les biscuits avec mon couteau et il me fallut donc deux fois plus de temps, mais peu importait. La sauce était crémeuse et poivrée, et mes papilles chantaient des louanges aux dieux de la cuisine du Sud et à celui ou celle qui avait inventé et perfectionné l'association de graisse, de farine et de lait.

Veronica récupéra nos barquettes vides et les jeta dans la petite poubelle à côté de la porte.

Je rassemblai mon portefeuille et mon téléphone.

— Tu t'en vas ? demanda-t-elle.

Weston répondit à ma place.

— Elle a rendez-vous chez le coiffeur avec Julianne. Je l'ai empêchée d'annuler.

— J'espère bien, approuva Veronica. C'est moi qui t'ai élevé.

Je pouffai tout bas et me dirigeai vers la porte, mais Weston se tapota la joue. Je m'empressai d'y déposer un baiser, mais il se tourna au dernier moment pour m'embrasser sur la bouche, en me retenant par le poignet.

Pour la deuxième fois ce matin, mes joues rougirent d'embarras. J'évitai de croiser le regard de Veronica sur le chemin de la sortie.

Alors que je tournai dans le couloir, j'entendis Veronica réprimander son fils.

— Tu ne lui as pas demandé, n'est-ce pas ?

Remerciements

À l'école élémentaire, chaque fois qu'une certaine camarade de classe décidait de se mettre en colère contre moi, les autres enfants étaient tenus de m'éviter. Valerie Clark et Lisa Coffey, elles, jouaient avec moi pendant la récréation même alors qu'on le leur avait défendu. La Jamie de huit ans que j'étais vous remercie, et vous en est encore reconnaissante.

À la *middle school*, ma professeure de sciences m'a ridiculisée devant la classe entière. Je ne me souviens plus de la raison, mais je me rappelle Tammy Starks qui s'est levée pour lui dire qu'elle ne pouvait pas me traiter de cette manière, même après avoir été menacée d'être envoyée chez le proviseur. J'avais trouvé ça incroyablement courageux à l'époque, et je le pense encore aujourd'hui. Merci.

À la *middle school*, on m'a tendu un piège pour m'envoyer au parc du coin afin que la petite brute de l'école puisse me casser la figure. M. Mike Garcia a vu la foule, s'est garé et a arrêté la bagarre avant même qu'elle ne commence. Ne voulant pas me laisser rentrer chez moi à pied de crainte qu'on ne me suive, il m'a raccompagné en voiture. J'ai pleuré tout le trajet, et

il m'a assuré que ma vie ne serait pas toujours comme ça. Merci, monsieur Garcia. Vous aviez raison.

Quand j'ai changé d'école en *eighth grade*¹, Walleen Littlebear a manqué son bus pour me raccompagner chez moi après l'école, uniquement pour s'assurer que les deux filles qui voulaient m'agresser n'en aient jamais l'occasion. Merci d'avoir assuré ma sécurité.

Au lycée, Bridget Saint a affronté la reine du bal en mon honneur, et Ryan Feddersen a refusé de laisser les spectacles de fin d'année se transformer en concours de popularité. Merci.

Dans nos vies d'adultes aussi, il faut parfois savoir défendre les autres. Merci Abbi Glines, Fred LeBaron, Danielle Lagasse, Kelli Spear, Jessica Landers, Jennifer Armentrout et Kristi Browne.

Il n'est pas toujours facile de s'exprimer franchement ou de plaider une cause, mais je ne l'oublierai jamais. Parfois, les battants aussi ont besoin d'un champion.

Merci à M. Bringham de m'avoir éclairée sur certains détails de la vie scolaire et au Dr Lisa Vandermeer-Kahle de m'avoir aidée à raviver ma mémoire défaillante.

Un immense merci à Patty Stuever de m'avoir permis d'utiliser son *Dairy Queen* dans le livre.

1. Équivalent de la 4^e en France. (N.d.T.)